

processus, parfois difficile à saisir dans son cheminement et ses détours, de l'Indépendance équatorienne à ses débuts.

Bernard LAVALLÉ
Université de Paris III

Carlos AGUIRRE.- *Dénte duro, que no siente, poder y transgresión en el Perú republicano.*- Lima, AFINED, 2008.- 318 p.

Spécialiste reconnu des décennies finales de l'esclavage péruvien au XIXe siècle, Carlos Aguirre nous donne aujourd'hui un livre qui, partant de cette thématique pour lui familière, s'élargit à d'autres situations de mauvais traitement et de servitude incluses dans un réseau serré de préjugés raciaux et de violence – au moins d'autoritarisme – au quotidien, le but étant de montrer, ainsi que l'avait déjà dit Tocqueville, comment au travers du traitement infligé par la société à ceux qui en transgressent les règles, apparaissent ses mécanismes profonds de domination.

Dans la mesure où il n'existe pas de frontière délimitée, donc visible et tangible, entre ces transgressions et les situations d'injustice, de violence et de marginalisation vécues par ceux qui les commettent, du fait aussi que l'État forcément se dotait de discours pour légitimer sa propre violence, sans s'occuper des errements de ses fonctionnaires chargés d'appliquer la loi, la situation des subalternes qui se trouvaient un jour ou l'autre confrontés à la dureté des lois est un excellent observatoire de la réalité sociale profonde d'un pays (le Pérou) et d'une époque (les XIXe et XXe siècles). Par la même occasion, esclaves, puis plus tard serviteurs, prisonniers, etc., acquièrent ainsi une densité, une visibilité que la société formelle généralement leur dénie, puisque d'une manière générale elle les marginalise et les repousse hors de ses cercles «normaux» du fait de leur non-conformité réelle ou supposée aux règles officiellement édictées.

Les onze études rassemblées dans ce livre ont été publiées dans des revues au cours des quinze dernières années. Les trois premières sont consacrées à l'esclavage péruvien finissant avec une excellente réflexion sur le statut comparé des esclaves et des serviteurs, notamment indiens, au cours des décennies finales précédant l'abolition (1800-1860), un autre travail très bien documenté et mis en perspective concernant le travail dans les boulangeries, devenues les lieux habituels du confinement des esclaves que leurs maîtres voulaient punir, enfin une troisième étude, d'une nature un peu différente, qui offre une image comparative des silences des sociétés haïtienne et péruvienne face à l'esclavage, mais aussi les échos qui malgré tout en restent et se manifestent de manière parfois inconsciente dans les comportements individuels ou sociaux.

La seconde partie du livre, la plus importante, qui réunit cinq études, et intitulée «*El delito y la cárcel*» glisse de l'esclavage aux phénomènes d'emprisonnement, à la modernisation de la justice pénale, à la «construction» sociale des statistiques criminelles et de la notion même de délit au milieu du XIXe siècle, puis se penche sur la question de la délinquance féminine, des pratiques pénales censées la contrôler, et des relations pouvant exister entre les situations décrites et celles de la servitude féminine dans la société liménienne jusqu'aux années trente du siècle dernier. Pratiquement en parallèle, le livre étudie ensuite, pour la

même tranche chronologique, les «*pequeños aspirantes a presidio*», c'est-à-dire le sort réservé aux mineurs envoyés dans les maisons de correction, sort qui, comme celui des femmes dont il était question plus haut, n'avait rien d'enviable ni de pédagogique quant aux améliorations espérées, du moins en principe.

La troisième et dernière partie relève d'une perspective plus théorique, dans la mesure où elle offre une réflexion poussée sur la bibliographie péruvienne, mais aussi latino-américaine, concernant les thèmes de la prison, du délit et de sa correction, mis en relation avec les recherches sur l'histoire de la société en général, plus spécifiquement sur celles concernant le monde du travail le plus humble et le plus incertain, d'où étaient issus la majeure partie de celles et de ceux qui avaient à connaître la dureté, et souvent l'esprit de vengeance, du système et du monde des prisons ou des *reformatorios*.

Ce livre, accompagné d'une excellente bibliographie sur les questions dont il traite, est une très bonne mise en perspective qui ne souffre nullement du fait qu'il soit, comme on l'a dit, constitué d'une série d'études publiées séparément sur plus d'une décennie, dans la mesure où toutes se situent en fait et de manière très visible dans une même perspective d'analyse à la fois historique et sociologique et ainsi se complètent l'une l'autre.

Bernard LAVALLÉ
Université de Paris III

Maria Teresa CALDERÓN et Clément THIBAUD (coord.)- *Las revoluciones en el mundo atlántico*.- Bogotá, Taurus Historia, 2006.- 437 p.

Dans l'abondance éditoriale suscitée par la commémoration du début des processus d'indépendance en Amérique latine, notamment en Espagne, cet ouvrage vient faire entendre une petite musique sensiblement différente. En tout premier lieu, et comme son titre l'indique, cette publication fait le choix d'une approche large en suivant une perspective d'histoire croisée. Pour autant, la perspective atlantique choisie n'est pas un simple retour à la thèse défendue, il y a un demi-siècle, par J. Godechot ou encore R. Palmer. Sous cette appellation, ces auteurs considéraient que, de part et d'autre de l'Atlantique, c'était en réalité le même phénomène qui était à l'œuvre, résultat de facteurs généraux communs débouchant, dans un espace atlantique étendu, à l'affirmation d'un processus révolutionnaire fondamentalement démocratique. D'autre part, ils accordaient aussi à cette période des révolutions atlantiques une chronologie très précise : elle débutait avec la révolution étasunienne pour s'achever en 1799 avec la fin de la révolution française. En d'autres termes, les événements espagnols et ibéro-américains qui débutaient avec 1808 en restaient pleinement exclus... C'est cette non-prise en considération des cas hispanique et latino-américain que les auteurs regroupés dans cette publication veulent précisément corriger, partant sur le fait que ces événements contribuent pleinement à ces processus révolutionnaires atlantiques exclus par leurs illustres devanciers. Bien plus même, dans leur rapide introduction, les coordinateurs de l'ouvrage postulent le fait que ces «*révolutions ibériques et ibéro-américaines*» relèvent de cas paradigmatiques, affirmation qui aurait cependant mérité d'être étayée.

Une autre des qualités de l'ouvrage est de faire le choix de l'effacement des frontières nationales surgies de ce processus d'indépendance en Amérique latine.